

# L'HERBE AUX YEUX BLEUS

## SOPHIE ZÉNON

Exposition à La Chambre Strasbourg du 31 mars au 28 mai 2023

---

### Revue de presse

- JUILLET 2023 -"DIAMANTINO QUINTAS - SOPHIE ZÉNON. LES SECRETS DE LA CHAMBRE ROUGE", J.J. FARRÉ, **LIKE**
- JUILLET 2023 -"SOPHIE ZÉNON. LE GRAND ENTRETIEN", NASTASIA MICHAELS, **GEO**
- 25-05-2023 -"L'HERBE AUX YEUX BLEUS", ANDREINA DE BEI, **SCIENCES ET AVENIR**
- MAI 2023 -"L'HERBE AUX YEUX BLEUS", BÉRÉNICE VALCKENAERE, **CHEMINS DE MÉMOIRE (MINISTÈRE DES ARMÉES)**
- MAI 2023 -SOPHIE ZÉNON ET "L'HERBE AUX YEUX BLEUS" , HERVÉ LEVY, **POLY**
- MAI 2023 -SOPHIE ZÉNON, "L'HERBE AUX YEUX BLEUS", **FISHEYE**
- 08-05-2023 -S. ZÉNON ET "L'HERBE AUX YEUX BLEUS" , BENJAMIN VAVON, **REVUE ENTRE-TEMPS (COLLÈGE DE FRANCE)**,
- 05-05-2023 -L'HERBE AUX YEUX BLEUS, NASTASIA MICHAELS, **GEO.FR**
- 01-04-2023 -L'HERBE AUX YEUX BLEUS, AUSSTELLUNG IN STRABBOURG, SABINE WACHS, **SR2 KULTUR RADIO**
- 05-04-2023 -SOPHIE ZÉNON SUBLIME LA MÉMOIRE DES PLANTES, VENERANDA PALADINO, **DNA**
- 31-03-2023 - SOPHIE ZÉNON, L'HERBE AUX YEUX BLEUS, **9LIVES**. LIRE

**GRAND ENTRETIEN : SOPHIE ZÉNON**  
**LA FLORE EST UN MARQUEUR DE L'HISTOIRE**  
**NASTASIA MICHAELS**

GEO

JUILLET 2023, NUMÉRO 535

## [ LE GRAND ENTRETIEN ]

# “La flore est un marqueur de l’Histoire”

SOPHIE ZÉNON

LA MÉMOIRE DES PAYSAGES, ET NOTAMMENT DE PAYSAGES DE GUERRE, EST AU CŒUR DU TRAVAIL DE LA PHOTOGRAPHE SOPHIE ZÉNON. UNE RECHERCHE QUI L’A CONDUITE EN LORRAINE, OÙ ELLE A RÉALISÉ L’EMPREINTE DE PLANTES DITES «OBSIDIONALES», DES ESPÈCES VÉGÉTALES ARRIVÉES AVEC LES ARMÉES ÉTRANGÈRES PENDANT LES PÉRIODES DE CONFLITS. EXPLICATIONS.

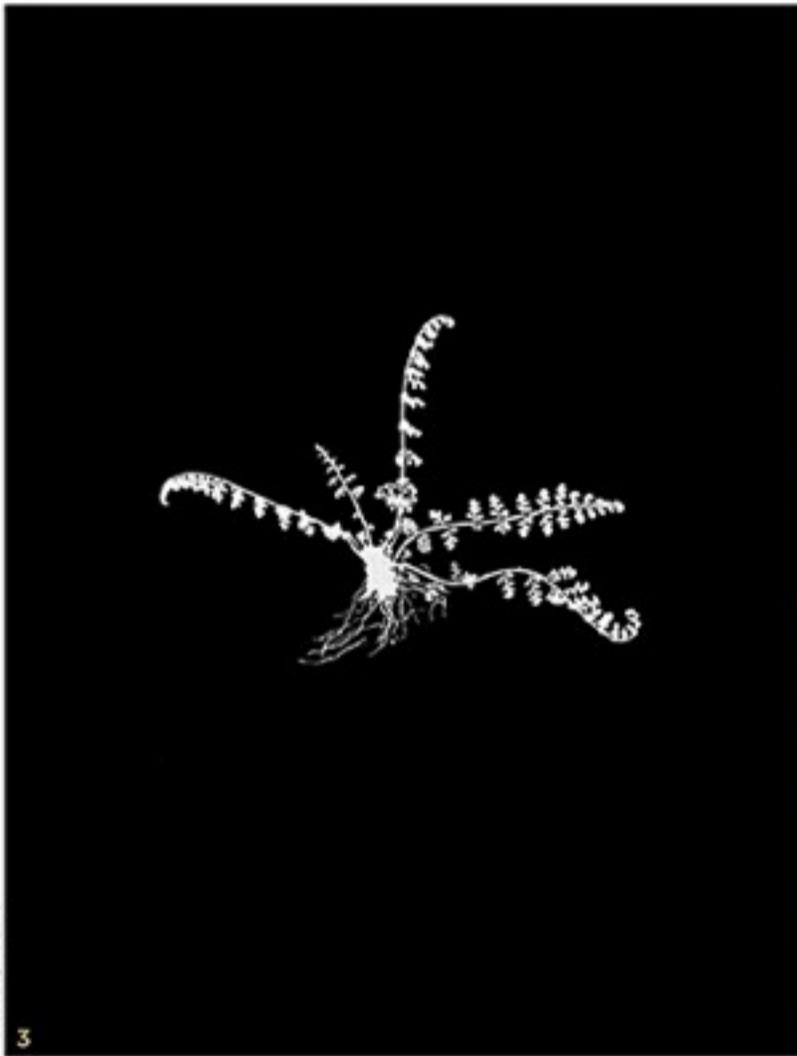


Comment a-t-on découvert l’existence de la flore obsidionale (aussi appelée polémoflore) en France ?

En comparant des atlas de flore publiés aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Dans les années 2000, le Nancéien François Vernier [un ancien ingénieur forestier, auteur de *Plantes obsidionales. L’étonnante histoire des espèces propagées par les armées*, éd. Vent d’Est, 2014] s’est ainsi aperçu qu’après les périodes de conflits armés (les guerres napoléoniennes, celle de 1870, puis les deux guerres mondiales), de nouvelles espèces étaient mentionnées. Spécialiste de la flore de Lorraine, un sujet qu’il explore depuis plus de vingt ans, il a eu cette idée géniale de croiser les données de présence de ces végétaux – qu’il a également identifiés sur le terrain – avec les cartes de stationnement et de déplacements des troupes. Par exemple, l’herbe aux yeux bleus [*Sisyrinchium montanum*, aussi connue sous le nom de bermudienne des montagnes], qui est apparue en Lorraine après la Première Guerre mondiale. Au total, il a recensé quelque 21 «plantes obsidionales» dans cette région – l’une de celles qui, en Europe, ont connu au cours des siècles le plus de conflits. Derrière chacune de ces plantes se cachent des histoires d’hommes et de femmes, souvent tragiques. Leur présence témoigne en effet des soldats en marche, des déplacements de populations... Ces essences ont poussé sur la cendre des morts, ce n’est pas rien !

Vous avez photographié ces fleurs dans le cadre de votre récente exposition à Strasbourg, *L’herbe aux yeux bleus*. Parmi les procédés que vous utilisez, figure le photogramme. De quoi s’agit-il ?

Dans notre jargon, ce terme désigne une photo sans appareil photo. En réalité, c’est une empreinte réalisée sur du papier photosensible. Cette technique nous ramène au temps ➔



Photos : Sophie Zanon

Ces plantes ont été introduites en Lorraine suite à des mouvements de troupes : le bunias d'Orient (2) par des Cosaques lors des guerres napoléoniennes, la gentiane jaune (1) et le bertéroa blanc (4) par des Allemands en 1870, et la doradille des sources (3) par un régiment venu de Rodez.



Dans un livre d'artiste inspiré des herbiers, Sophie Zénon fusionne des archives d'époque avec des plantes obsidionales repérées en Lorraine. Ici, le panicaut géant.

➔ des prémices de la photographie, apparue en 1830 : le Britannique William Henry Fox Talbot a découvert ce procédé en trempant du papier dans des sels d'argent, des composés réactifs à la lumière. L'opération se passe dans le noir absolu. Un objet, une plante par exemple, est déposé sur une feuille de papier argentique, puis est insolé [exposé à la lumière]. Au moment où vous révélez votre image, l'objet apparaît avec des nuances de gris qui varient selon sa transparence et l'intensité lumineuse que vous avez insufflée : plus l'objet est dense, plus son empreinte est blanche.

**Pourquoi avoir choisi cette technique pour la flore obsidionale ?**

Ce qui m'intéresse, c'est la tension entre beauté et effroi, entre la catastrophe et la vitalité retrouvée. Le végétal est un marqueur de l'histoire : supplicié et fragile, mais toujours renaissant et nourricier. Je voulais laisser la parole à ces plantes, et quel autre moyen plus magique, pour cela, que de réaliser leur empreinte ? Mais je désirais tout autant suggérer un paysage de bataille ou l'éclair d'un



**«POUR MES COMPOSITIONS, J'AI TÂCHÉ DE RESPECTER LES «ATTITUDES» DE CHAQUE PLANTE»**

éclat d'obus ! Un photogramme donne une image en noir et blanc avec des nuances de gris. Après avoir récolté en Lorraine, avec François Vernier, les végétaux et leurs racines, je rejoignais au plus vite, avant que les plantes ne souffrent trop, l'atelier-labo du tireur Diamantino Quintas, situé en banlieue parisienne, où était

préparée la cuve de révélateur au format des plus grands tirages (jusqu'à 1,60 mètre). Réaliser un photogramme des sujets les plus imposants était très physique, nous étions au minimum trois, voire quatre à opérer pour en réaliser un seul. Je commençais par mettre une bâche au sol pour déposer les plantes, nettoyer délicatement leurs racines, les laver et les sécher. Un vrai rituel. Ensuite, dans la chambre noire, après avoir coupé le papier au format, j'organisais ma composition, respectant les «attitudes» de la plante, tout en essayant d'en détendre ses feuilles et fleurs. Au final, c'est toujours elle qui avait le dernier mot ! Venait ensuite la procédure d'insolation, suivie du développement. Il nous est arrivé à plusieurs reprises de conserver les premiers tirages pour les retravailler plus tard. Tant que le résultat ne suscitait pas une émotion très forte, nous recommençons. Quant au devenir des végétaux, Diamantino a pu replanter la roquette d'Orient dans son jardin, et moi, j'ai gardé le bertéroa, la glycérie striée et le scirpe vert sombre sur mon balcon. Ils continuent le chemin avec nous ! ➔

➔ De par votre formation en histoire et en ethnologie, vous avez l'habitude de travailler avec des archives. Comment avez-vous intégré cet élément dans ce projet-là ?

J'ai réalisé un livre d'artiste inspiré par les herbiers scientifiques et composé de 21 albums – autant que de plantes obsidionales – dans lesquels je procède à des compositions incluant mes photos de végétaux et des archives originales de *L'Album de la guerre*, l'ensemble étant retravaillé à l'encre, à la cire et aux pigments. *L'Album de la guerre* (1914-1919), ce sont des fascicules publiés par un hebdomadaire de l'époque, *L'Illustration*, et relatant l'avancement des troupes. Les lecteurs pouvaient s'abonner et les recevoir chaque semaine. La richesse de la documentation iconographique y est insensée ! Chacun de mes albums s'ouvre sur une double page à chaque fois composée de manière différente. Mais les essences y sont toujours représentées surdimensionnées par rapport au paysage, car ici encore, ce sont elles, les sujets de l'histoire.

**Vous avez repris, pour titrer votre exposition, le nom de l'herbe aux yeux bleus. Pourquoi avoir choisi cette espèce en particulier ?**

Pour les accents anthropomorphiques du nom, qui invite à la curiosité, à aller au-delà de ce que l'on perçoit. Une plante qui à elle seule symboliserait cette histoire. Par ailleurs, les botanistes que j'ai rencontrés ont un attachement particulier pour cette fleur délicate ne s'ouvrant que brièvement dans la journée, si bien qu'on peut facilement passer à côté d'elle sans la voir. Originaires d'Amérique du Nord, cette espèce a été introduite en 1917 par les troupes américaines du général Pershing. Comme la majorité des 21 plantes obsidionales répertoriées en Lorraine, elle est arrivée à l'insu des soldats. Des graines d'herbe aux yeux bleus étaient contenues dans le foin acheminé en France par le général pour nourrir ses chevaux – qu'il avait fait venir d'Amérique également. Certaines ont germé et l'essence s'est acclimatée.



Dans le labo du tireur, chaque plante, comme cette branche de châtaignier rapportée des Vosges, doit être minutieusement préparée avant de réaliser un photogramme.

**Avez-vous d'autres exemples de plantes obsidionales qui vous ont particulièrement marquée ?**

La glycérie striée [*Glyceria striata*, à la longue tige ornée de petits épis verdâtres à violets], elle aussi apportée par les Américains pendant la Première Guerre mondiale. Pourtant, elle n'a été repérée en France qu'en l'an 2000, à cause de – ou grâce à – l'ouragan Lothar qui a dévasté plusieurs sites. La tempête ayant détruit une partie de la végétation existante, les graines enfouies dans le sol depuis plusieurs décennies [et donc

privées jusque-là d'un éclairage naturel suffisant pour pousser] se sont mises à germer, à la faveur de la lumière retrouvée. Je trouve cela absolument fabuleux qu'une telle découverte ait pu avoir lieu un siècle plus tard ! Un autre exemple est celui du châtaignier. Cet arbre n'est pas une essence typique de la région lorraine. Pourtant, il y pousse, mais à un seul endroit : au col de la Chapelotte [en Meurthe-et-Moselle], parce qu'en 1914, un bataillon de soldats corses y a stationné. On peut imaginer que ces soldats avaient des châtaignes dans leurs poches, qu'ils les ont mangées et que certaines coques ont germé... donnant naissance à une superbe châtaigneraie.



**«DES GRAINES SE CACHAIENT DANS LE FOIN AHEMINÉ JUSQU'AU FRONT POUR NOURRIR LES CHEVAUX»**

**Comment expliquez-vous le fait que les plantes obsidionales soient si peu connues du grand public ?**

Ce n'est pas de l'oubli, mais de la méconnaissance. En 2017, j'ai mené un travail dans les Vosges, sur le site du Hartmannswillerkopf, emblématique de la Première Guerre mondiale. J'avais alors organisé un atelier avec une classe de première d'un lycée local. Ces jeunes avaient l'habitude d'aller jouer dans les tranchées. Pourtant, cette guerre était pour eux de l'ordre de la préhistoire, elle leur semblait très lointaine. À partir du moment où nous – Alexandre Dumez, leur professeur, Raoul Ermel, un ➔



Photos : Sophie Zemon

Variations autour de la knautie pourpre, une espèce qui s'est implantée en Lorraine pendant la Première Guerre mondiale, dans le sillage d'un régiment provençal.

➔ menuisier poète grand connaisseur du site et moi – leur avons parlé de la guerre d'une autre manière, en l'abordant sous l'angle de la vitalité de la forêt retrouvée, ils y ont prêté une oreille plus qu'attentive. En travaillant avec des photos d'archive figurant des soldats, imprimées sur des plaques de Plexiglas et installées dans la forêt, les élèves se sont approprié ces images. Ils sont également allés fouiller dans leurs propres albums de famille à la recherche d'un grand-père ou d'un arrière-grand-père soldat. Ils en ont trouvé, et nous avons également installé leurs portraits parmi les arbres. Je crois beaucoup à l'idée d'aborder l'Histoire par le biais de la vie intime et familiale. De mon côté, j'étais allée sur les traces de ma grand-mère maternelle, en Italie, lorsque j'avais travaillé sur les femmes des rizières et les *mondine* [*mondina* signifie «émondieuse», celle qui ôte les mauvaises herbes]. Il faut arriver à incarner et à rendre l'Histoire vivante.

**Au côté des photos de plantes obsessionnelles, vous avez aussi exposé des «arbres mitraillés», dont l'écorce est gravée de cicatrices témoignant, elles aussi, de la guerre...**

En Lorraine, les forêts ont été lourdement marquées par la guerre de



## «DANS LES FORÊTS DE LORRAINE, DES TRONCS PORTENT ENCORE LA TRACE DE LA MITRAILLE ET DES OBUS»

1914-18, atteintes par un nombre colossal d'obus dont on trouve encore aujourd'hui des traces. J'ai travaillé avec André Lefort, un ancien forestier doté d'une grande connaissance de ces arbres que l'on dit «mitraillés» – c'est le terme scientifique, bien qu'il m'arrive de parler d'arbres «fusillés». Ce sont des arbres qui ont reçu de la mitraille, des éclats d'obus, et qui les ont conservés dans leur

tronc tout en continuant à pousser, enserrant en eux ces parties métalliques. Sans l'œil expert d'André, je serais passée devant ces cicatrices sans les voir. Je les ai photographiées et tirées à l'échelle 1:1 avec des encres au charbon pour une série baptisée *Stigmates*. Pour un travail appelé *Topographie végétale*, j'ai aussi réalisé des estampages de ces mêmes cicatrices à l'aide d'un papier très fin et d'une encre japonaise, estampage que j'ai ensuite fait tisser par la créatrice textile Charlotte Kaufmann. L'inclusion de fils métalliques m'a permis de modeler mes estampages, de sortir du motif premier de l'écorce pour aller vers un paysage, une carte de géographie, une peau animale. On part d'une blessure pour arriver à une œuvre stimulant l'imaginaire. Peut-être pourrait-on parler de résilience, si ce mot n'était pas tant galvaudé ? Dans l'exposition, le visiteur pouvait se laisser d'abord séduire par la beauté de ces plantes, envahir par la magie, le merveilleux et l'aspect surréel de mon approche artistique avant de découvrir la dimension tragique de leur histoire. Et finalement se rendre compte qu'il y a, quand même, de l'espoir ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR  
NASTASIA MICHAELS

***L'HERBE AUX YEUX BLEUS***

**SABINE WACHS**

SR2 KULTUR RADIO

2 AVRIL 2023.

[HTTPS://WWW.SR.DE/SR/SR2/THEMEN/KULTUR/](https://www.sr.de/sr/sr2/themen/kultur/)

[20230403 AUSSTELLUNG L HERBE AUX YEUS BLEUS STRASSBOURG 100.HTML](https://www.sr.de/sr/sr2/themen/kultur/20230403_ausstellung_l_herbe_aux_yeux_bleus_strassbourg_100.html)



# „Herbes aux yeux bleus“

Ausstellung in Straßbourg

*Sabine Wachs*

02.04.2023 | 14:40 Uhr

 Vorlesen

Die Fotografin und Historikerin Sophie Zénon beschäftigt sich mit sogenannten „plantes voyageuses“. Die Resultate der Beschäftigung dieser durch Kriege oder Tierfutter eingewanderten Pflanzen sind nun in der Ausstellung „Herbes aux yeux bleus“ bis Ende Mai in Straßbourg zu sehen. Sabine Wachs war dort

Die Ausstellung "Herbes aux yeux bleus" ist noch bis zum 28. Mai im Centre culturel La Chambre in Straßbourg zu sehen. Kostenlose Führungen durch die Ausstellung gibt es jeden Sonntag um 17 Uhr.

Ein Thema in der Sendung "Der Nachmittag" vom 03.04.2023 auf SR 2 KulturRadio.

**L'HERBE AUX YEUX BLEUS PAR L'ARTISTE PHOTOGRAPHE SOPHIE ZÉNON  
BÉRÉNICE VALCKENAERE**

CHEMINS DE MÉMOIRE,  
MINISTÈRE DES ARMÉES  
MAI 2023.

[HTTPS://WWW.CHEMINSDEMEMOIRE.GOUV.FR/FR/LHERBE-AUX-YEUX-BLEUS](https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/lherbe-aux-yeux-bleus)

**Il y a des projets artistiques qui bouleversent instantanément. « L'herbe aux yeux bleus » fait sans nul doute partie de ceux-là. Cette exposition de Sophie Zénon, présentée du 1er avril au 28 mai 2023 à La Chambre, un espace strasbourgeois, est une expérience aussi émouvante qu'instructive. Elle met en avant plusieurs photogrammes de plantes, ainsi qu'une vingtaine de livres d'art, créés à partir d'archives issues de l'album de la guerre (L'Illustration), des estampages de troncs d'arbres fusillés et des photographies de paysages.**

- **Les plantes obsidionales**

Les photogrammes qui sont au cœur de l'exposition strasbourgeoise mettent en valeur les plantes obsidionales, ces espèces végétales importées à la faveur des conflits et des mouvements de troupes. Historienne de formation, aujourd'hui photographe plasticienne, Sophie Zénon les a découvertes lors d'un de ses précédents travaux portant sur la mémoire des paysages de guerre. Fascinée par cette flore méconnue, l'artiste s'est alors tournée vers le botaniste François Vernier afin qu'il l'épaulé dans ses recherches.

Parcourant avec lui la Lorraine, région d'Europe qui a vu, aux 19e et 20e siècles, le passage de nombreuses armées étrangères, ils sont allés récolter quelques-unes des 21 espèces répertoriées sur le territoire.

- **Des photogrammes animés**

Après avoir franchi les voiles transparents qui donnent à voir La Seille, rivière qui, de la guerre de 1870-71 à celle de 1914 marque la frontière franco-allemande en Moselle, le visiteur est plongé dans un univers onirique où le végétal est roi. La scénographie l'oriente alors vers des photogrammes, autrement dit des images photographiques sollicitant l'empreinte directe de la plante sur un papier photosensible. Roquette d'Orient ou Bunias d'Orient, Grande gentiane, Bermudienne ou Herbe aux yeux bleus... ces témoins discrets et inaudibles de l'histoire se révèlent soudain être les protagonistes vedettes de l'exposition.

Plus ou moins vive, la lumière s'immisce dans les courbes de ces organismes, comme une sève régénératrice. Au détour des feuilles, en fonction des modèles et de la technique utilisée, les nuances de verts-gris côtoient des lueurs étincelantes qui se font tour à tour l'écho de mille interprétations. De-là, ces œuvres originales jouent avec l'imagination du spectateur, entre mitrailleuses déchirant la nuit du champ de bataille ou ballets de fragiles danseuses ...

- **Une technique de réalisation unique**

En plus d'être une réussite esthétique et poétique, ces photogrammes résultent d'une véritable prouesse technique. Ils sont le produit d'une étroite collaboration entre l'artiste et Diamantino Quintas, l'un des derniers spécialistes français du tirage argentique. Ainsi, ce projet s'est révélé être « une véritable aventure humaine », selon les dires de l'artiste.

- **Replacer les mémoires dans l'enjeu environnemental**

Le travail de Sophie Zénon, à la confluence entre art, science et histoire, ouvre un espace de réflexion d'autant plus nécessaire à l'heure où le rapport à l'environnement est bouleversé par une crise écologique de grande ampleur. Cette exposition, pensée comme un voyage poétique, est une belle occasion de (re)créer des liens avec les paysages de nos régions façonnés par une histoire dont même les plantes, fragiles graminées, portent la mémoire.

- **Pour en savoir plus :**

Exposition du 1er avril au 28 mai 2023 à La Chambre, espace d'exposition et de formation à l'image (4, place d'Austerlitz, Strasbourg) - Découvrir le livret

***EXPÉRIENCES VÉGÉTALES DE LA GUERRE : SOPHIE ZÉNON ET LE PROJET  
"L'HERBE AUX YEUX BLEUS".***

BENJAMIN VAVON.

REVUE ENTRE-TEMPS

(COLLÈGE DE FRANCE, CHAIRE DE PATRICK BOUCHERON),

9 MAI 2023.

[HTTPS://ENTRE-TEMPS.NET/EXPERIENCES-VEGETALES-DE-LA-GUERRE-SOPHIE-ZENON-ET-LE-PROJET-  
LHERBE-AUX-YEUX-BLEUS-1-PROPOS-INTRODUCTIF/](https://entre-temps.net/experiences-vegetales-de-la-guerre-sophie-zenon-et-le-projet-lherbe-aux-yeux-bleus-1-propos-introductif/)

L'artiste photographe Sophie Zénon revient avec Benjamin Vavon sur un projet artistique au long court qui fait resurgir la mémoire guerrière des hommes par un travail sur les plantes de Lorraine dites obsidionales. Travail historique, botanique, photographique, plastique, scénographique, mêlant diverses techniques et mobilisant parfois toute une équipe, il s'agit pour Sophie Zénon de faire témoigner ces traces organiques des différents mouvements de troupes aux XIXe et XXe siècles. Cette résurgence vivante du révolu et du tragique fera l'objet sur Entre-Temps de trois épisodes avec aujourd'hui un échange sur l'esprit et les origines du projet "L'herbe aux yeux bleus".



**Fig. 1.** Sophie Zénon, *Bunias Orientalis* ou Roquette d'Orient.  
Photogramme 126 x 86 cm. © Sophie Zénon

Benjamin Vavon : Vous offrez ici à notre regard une œuvre pour le moins énigmatique (Fig. 1). Quelque chose est là, en suspension, tel un spectre qui nargue la loi de la gravitation. Ce corps se dresse, fièrement, il se déploie dans un espace ouvert. L'atmosphère est brumeuse, ou enfumée, humide, ou incandescente. C'est assez perturbant, car il y a absence totale de repères, si ce n'est cette lueur, en arrière-plan, étouffée. Là encore, de quoi émane-t-elle ? On ne sait pas très bien si l'on doit prendre garde à la noirceur éclatante de l'objet ou bien au contraire faire confiance à la blancheur de ses traits. Tout est ambivalence ici, mêlant poésie et gravité de l'instant. J'y vois une apparition qui a à nous dire, qui ne cherche qu'à communiquer avec celui ou celle qui la contemple. Cette apparition, pour être un peu plus concret, est bien celle d'une plante ?

Sophie Zénon : Oui, absolument, il s'agit bien d'une plante. On distingue nettement ses racines, ses tiges, ses feuilles, ses fleurs. Quelques morceaux de terre se sont décrochés, en constellation. Elle se présente sur un fond aux tonalités brunâtres, marbré et nuageux. Deux éclairs lumineux transversaux la parcourent d'est en ouest. Cet arrière-plan m'évoque un paysage de bataille. Cette plante semble illuminée de l'intérieur. J'y vois un squelette, un fantôme de plante.

**B. V. : Un fantôme végétal que vous auriez pris en photo ? Comment en êtes-vous arrivée à ce résultat particulier ?**

S. Z. : Il s'agit ici plus précisément d'une empreinte sur du papier photo-sensible. C'est ce que l'on appelle un photogramme, à ne pas confondre avec la technique utilisée au cinéma consistant à capturer une image d'un film. C'est une technique ancienne, intimement liée à la naissance de la photographie au cours des années 1830. William Henri Fox Talbot en a élaboré le principe en immergeant des feuilles de papier dans des solutions de sels et de nitrates d'argent. Il plaçait ensuite des objets sur ces feuilles imbibées et exposait le tout à la lumière. Les sels d'argent réactifs noircissent uniquement les régions illuminées. Leur ombre est plus nette ou plus diffuse selon la distance qui sépare les objets du papier. Les parties du papier qui sont dans l'ombre restent blanches ; elles deviennent grises si les objets sont transparents ou translucides ; les parties entièrement exposées sont noircies. Les Surréalistes ont beaucoup utilisé le photogramme pour créer des images oniriques, séduits par les résultats aléatoires du procédé.



**Fig. 2 à 5.** Réalisation des photogrammes grand format avec l'équipe du laboratoire Diamantino (cliquer pour description). © Sophie Zénon

Le photogramme donne donc classiquement des images en noir et blanc. Ici, des couleurs, des traces apparaissent, fruits d'opérations chimiques complexes que j'ai menées à mon atelier pour les petits formats et avec la complicité de mon tireur Diamantino Quintas et de son équipe en laboratoire, pour les grands et moyens formats (Fig. 2 à 5). Je pratique cette technique depuis de nombreuses années. Réaliser des photogrammes grand format – certaines plantes mesuraient jusqu'à 1,60 m -, est un tour de force. Ce travail a mobilisé l'atelier et la participation de 3 à 4 personnes pour chaque épreuve. Le nombre de manipulations est inouï pour arriver à ce résultat. C'est très physique.

**B. V. : La dimension artisanale de votre entreprise “photogrammatique” est évidente. Elle mobilise le corps, nécessite de la minutie et de la dextérité, un savoir-faire. Comment avez-vous traité votre matière première, le végétal lui-même, avant de l'exposer au flash lumineux rendant possible ces teintes et cette empreinte ?**

S. Z. : Il faut commencer par nettoyer minutieusement chaque plante. La brosse à dents m'a été utile pour enlever délicatement la terre des racines. Je travaillais au sol sur une bâche. Peu à peu, le laboratoire se transformait en une serre botanique. Le positionnement de la plante sur le papier dans la chambre noire se fait dans une complète obscurité. Ainsi nous avons travaillé avec des frontales équipées de lumière inactinique. La cuve dans laquelle est développé le tirage est au format du papier, donc de la plante. Il nous est arrivé de reprendre un tirage plusieurs mois après la première révélation, pour effectuer de nouvelles expérimentations. Car l'enjeu est bien celui-ci : expérimenter et trouver la forme plastique la plus juste pour rendre ces plantes magiques, merveilleuses, intrigantes. Il ne s'agit pas uniquement de faire un beau tirage mais bien plutôt de susciter la curiosité de celui ou de celle qui les regarde, pour aller plus loin, pour l'inviter à découvrir l'histoire qui se cache derrière chacune d'elle.

**B. V. : Une invitation à découvrir non pas seulement une histoire singulière, mais également une Histoire bien plus vaste et bien plus humaine. Ces différentes empreintes ne sont pas celles de témoins comme j'ai pu l'imaginer au début de notre entretien, mais de descendants de témoins. Ce qui est spectral ici, c'est une mémoire incarnée. On arrive là au cœur de l'une des dimensions du projet artistique qui nous intéresse ici, la trace, le souvenir, l'histoire. D'où une question centrale : pourquoi avoir choisi cette plante et les autres qui les accompagnent ?**

S. Z. : Cette plante s'appelle Roquette d'Orient ou, de son nom latin, Bunias Orientalis. Elle fait partie des vingt-et-une plantes dites “obsidionales” répertoriées par le botaniste nancéien François Vernier (Fig. 6). C'est en 2017, alors en résidence de création sur le HWK (Hartmannswillerkopf), haut lieu vosgien de la Première Guerre mondiale, que je découvre l'existence de ces plantes grâce au livre de François Vernier, botaniste chevronné, Plantes obsidionales. L'étonnante histoire des espèces propagées par les armées paru aux éditions Vent d'Est en 2014.



**Fig. 6. François Vernier et Sophie Zénon au parc botanique de Nancy Jean-Marie Pelt, l'un des partenaires du projet "L'herbe aux yeux bleus". © Patrick Bousquet**

Depuis plus de vingt ans, François Vernier arpente son territoire, la Lorraine, à la recherche de ces plantes à l'histoire étonnante, introduites par les armées étrangères cosaques, russes, bavaoises, allemandes et américaines pendant les guerres napoléoniennes, de 1870, de 1914-1918 et de 1939-1945. La Lorraine est la région d'Europe qui a connu aux XIXe et XXe siècles le plus de conflits. Les temps de guerre et de troubles s'accompagnent de mouvements de troupes, de populations réfugiées. Ils sont aussi l'occasion d'introduction de plantes nouvelles, non autochtones, par la croissance des graines contenues dans le fourrage des chevaux, dans les vêtements des soldats ou sous leurs chaussures, ou encore de celle des plantes cultivées par les soldats eux-mêmes, à des fins médicinales ou alimentaires, ce qui est plus rare. C'est le cas de cette *Bunias orientalis* cultivée par les Cosaques pendant les guerres napoléoniennes. Ils récoltaient ses feuilles pour en faire des soupes.

François Vernier a mené ses recherches en confrontant ses observations de terrain avec l'Atlas de la flore lorraine, paru en 2013 et dont il est l'un des coauteurs, ainsi qu'avec les anciennes Flores, notamment celles du botaniste Alexandre Godron (1807-1880).

Ce type de travail est récent en botanique et ouvre un champ nouveau. À l'époque où il a commencé ses investigations, peu de travaux existaient sur le sujet. Deux premières études, réalisées à la suite du siège de Paris par les botanistes Gaudefroy et Mouillefarine en 1871 et 1872, mettent en évidence la relation qui s'établit entre la guerre et la botanique. Il faudra attendre la deuxième moitié du XXe siècle pour connaître des études plus approfondies. Elles sont réalisées dans la région Nord-Est, sur les lieux des combats de la Grande Guerre. Le botaniste belge Georges Henri Parent (1937-2014) s'est attaché dans les années 50 à étudier la « zone rouge » de Verdun.



**Fig. 7 et 8.** François Vernier et Sophie Zénon à la recherche de la Grande Gentiane ou Gentiane jaune sur les chaumes vosgiennes. Été 2021. © Patrick Bousquet

Avec François, pendant les deux printemps et été 2021 et 2022, j'ai battu la campagne, récoltant avec soin nos précieuses découvertes (Fig. 7 et 8). La contribution active de membres de l'association botanique Floraine a permis de compléter les récoltes. Responsable des collections du jardin botanique de Nancy, Sébastien Antoine a répondu présent lorsqu'il s'est agi de mettre en culture les plantes les plus difficiles à trouver in situ (Fig. 9).



**Fig. 9.** Des plantes cultivées par le jardin botanique de Nancy sur la terrasse de Sophie Zénon, en attente d'être transformées en photogrammes. On reconnaît à gauche la *Bunias Orientalis*. © Sophie Zénon

**B. V. : On comprend aisément à vous lire que votre projet allie parfaitement une technique et un rapport au monde. Il se met au service d'une résurgence, d'un écho ou bien, comme dirait le philosophe et sociologue Hartmut Rosa, il crée les conditions d'une "résonance". Cette expérience de relation avec la nature, vous l'enrichissez d'un travail sur le temps et sur le vécu humains.**

S. Z. : Faire des plantes, « ces premiers yeux qui se sont posés et ouverts sur le monde » pour reprendre l'expression du philosophe Emanuele Coccia, le sujet et non plus l'objet de mon étude, tel est mon projet. Leur déléguer leur pouvoir d'expression propre était pour moi un impératif. Ce sont elles qui portent une histoire et derrière chacune d'elles se cache l'aventure souvent dramatique d'hommes et de femmes, de troupes en marche. Instaurer des liens, construire de nouveaux récits avec les disparus, est un leitmotiv dans l'ensemble de ma démarche artistique. L'empreinte directe de la plante recueillie par la technique du photogramme m'a paru une évidence pour ce projet. Travailler sur et avec le vivant mais aussi par et avec la photographie. Construire un paysage, c'est pour moi étudier simultanément la nature et la photographie, explorer concrètement et expérimentalement l'une et l'autre, plutôt que de chercher à reproduire photographiquement des paysages préexistants.

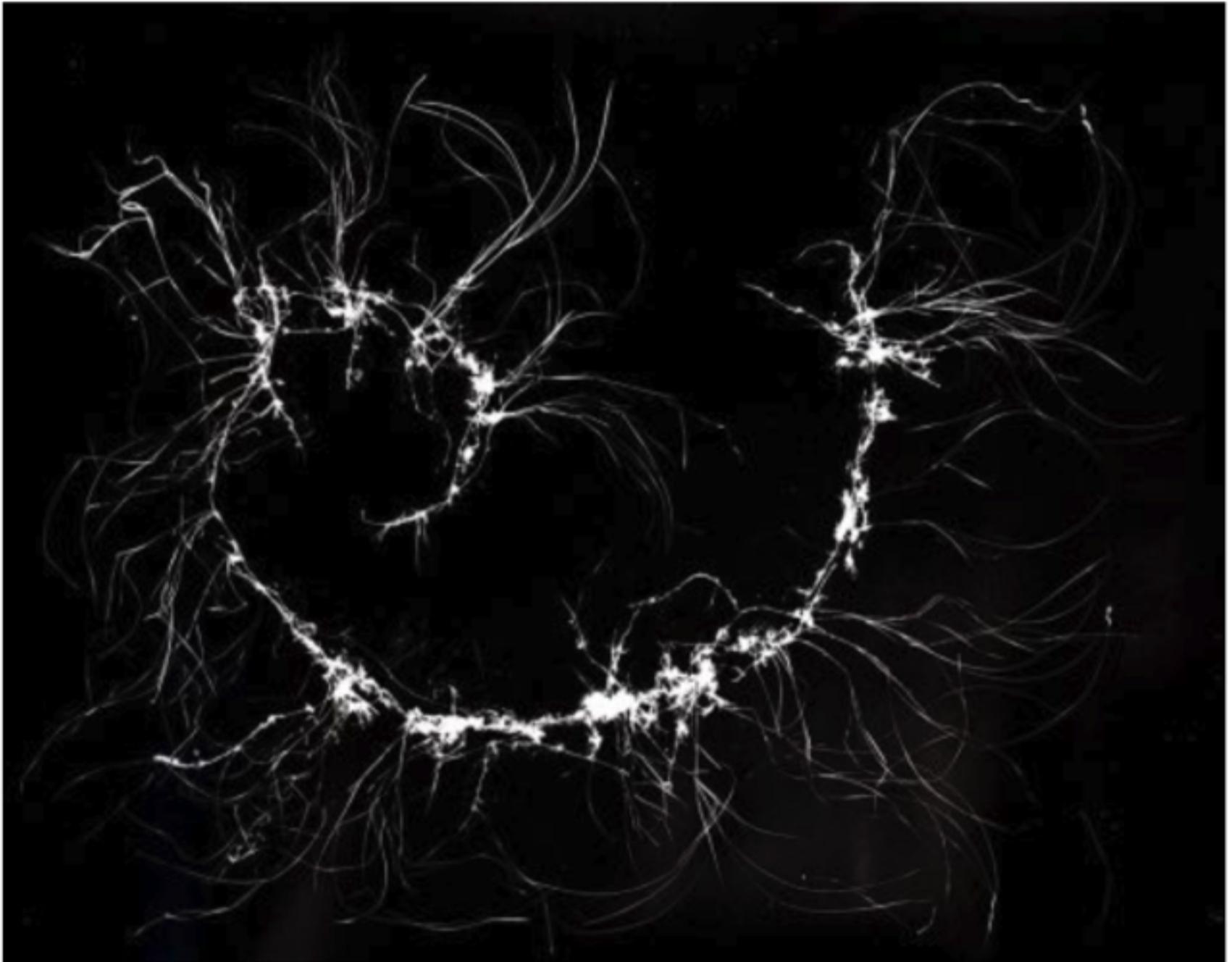
**B. V. : Vous avez décidé de nommer ce projet "L'Herbe aux yeux bleus". Pourquoi ce choix ?**

S. Z. : L'herbe aux yeux bleus, appelée aussi la Bermudienne des montagnes (*Sisyrinchium montanum* Greene), est le nom d'une plante aux petites fleurs délicates, pétales bleus et pistil jaune, originaire d'Amérique du Nord (Fig. 10). Elle est introduite en Lorraine par les troupes américaines pendant la Première Guerre mondiale, arrivées en 1917 avec le général Pershing, notamment par des graines contenues dans le foin destiné aux chevaux (car les Américains ne voulaient pas dépendre des puissances européennes quant au ravitaillement des animaux). François Vernier a superposé les cartes de stationnement des troupes en 1917 et 1918 avec les lieux de cueillette actuelles et il est troublant de constater la correspondance de ces deux cartes.



**Fig. 10.** Herbe aux yeux bleus ou Bermudienne des montagnes (*Sisyrinchium montanum* Greene). Photogramme 40 x 30 cm. © Sophie Zénon

Au-delà de son histoire, son nom aux accents anthropomorphiques symbolise pour moi tout ce que se cache derrière la majesté et la beauté de ces plantes que l'on pourrait qualifier d'ordinaires si l'on n'y prêtait pas attention. Le crin végétal, par exemple, introduit par les Allemands en 14-18, ressemble à s'y méprendre à une mauvaise herbe, même si ce terme ferait bondir François Vernier.



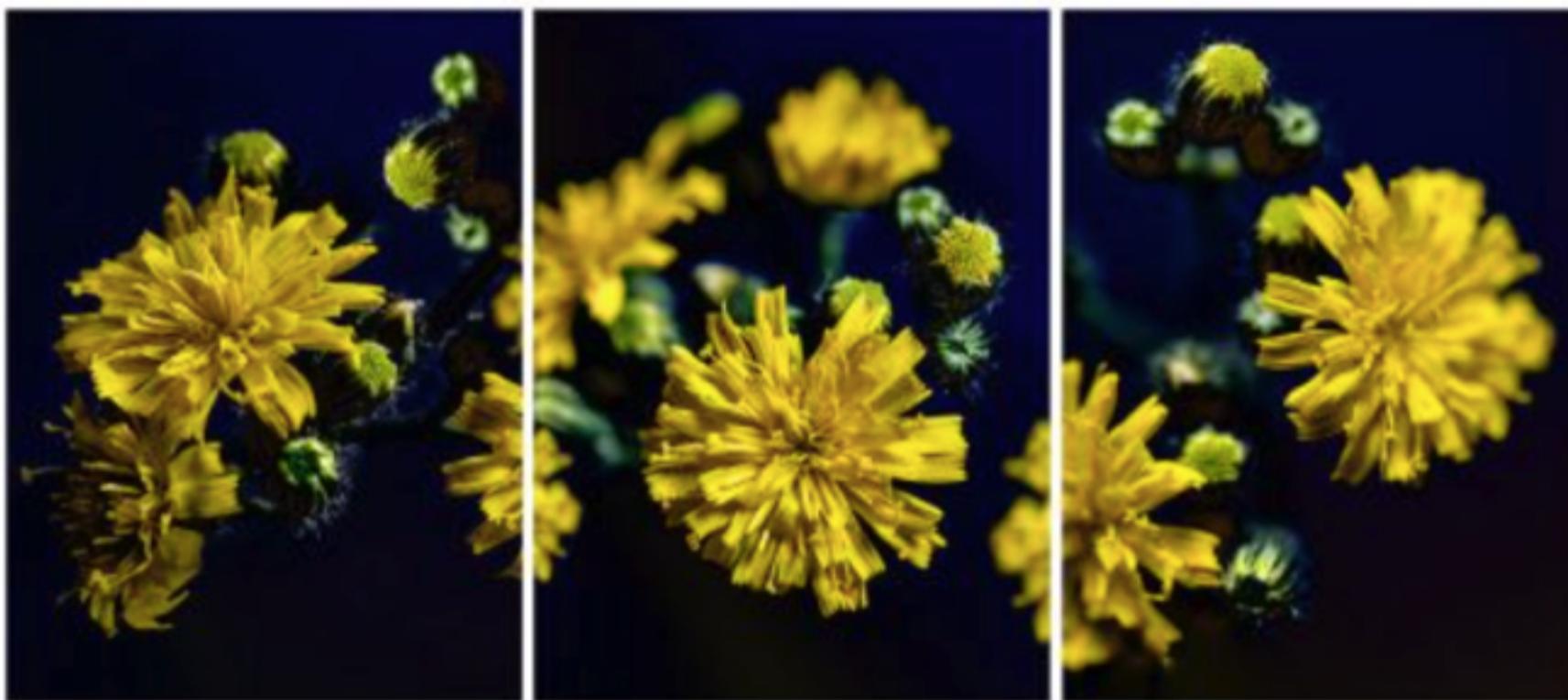
**Fig. 11.** Sophie Zénon, Crin végétal (*Carex brizoides L.*). Photogramme 100 x 140 cm. © Sophie Zénon

Dans le photogramme de ma Bermudienne, la plante elle-même ressemble à une explosion, une métaphore enrichie par la présence de points circulaires de tailles différentes, comme autant d'éclats d'obus. Le Crin végétal m'a donné beaucoup de fil à retordre pour séparer délicatement ses racines les unes des autres (Fig. 11). J'ai capitulé devant l'obstination de la plante à renouer toutes ses racines une fois posée au sol. De végétale, elle est devenue animale, sorte de mille pattes géant en marche.

**B. V. : Jusqu'à présent nous avons parlé de photogrammes, mais votre travail se compose d'autres élaborations. C'est une approche plastique plurielle. Pourriez-vous nous en dire un peu plus ?**

S. Z. : Effectivement, ce travail m'a totalement absorbée et passionnée au point de m'y consacrer quasiment entièrement depuis deux ans. Je me suis sentie littéralement happée par l'histoire de ces plantes. Le rapport entre macrocosme et microcosme a constamment guidé mon travail. Du paysage lointain jusqu'à la fleur minuscule agrandie de manière démesurée, en passant par les empreintes de plantes mais aussi les cicatrices d'arbres meurtris en 14-18, mon souhait est de plonger le visiteur au cœur du végétal qui, par le jeu des échelles, devient carte topographique, peau animale, univers minéral. C'est un principe que j'ai repris dans la scénographie de l'exposition (Fig. 17 à 20) qui se tient actuellement à La Chambre à Strasbourg, depuis le 31 mars et jusqu'au 28 mai. Ma démarche plastique est ainsi plurielle, mobilisant plusieurs savoir-faire. Elle s'articule selon différents protocoles, convoquant tour à tour le corps dans le paysage, les codes de l'herbier et le travail du geste à l'atelier.

Photographiées en studio à l'aide d'un objectif macro, les fleurs minuscules explosent de couleurs dans un format démesuré (Fig. 12). Le travail de lumière confère à chacune une étrangeté, un effet magique et de merveilleux, accentué par la saturation des couleurs et les solarisations.



**Fig. 12.** Sophie Zénon, Épervière de Bauhin (*Pilosella pilosella subsp. bauhinii* (Schult.) S. Braüt. & Greuter). Triptyque. Format 80 x 160 cm. Plante introduite par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale. © Sophie Zénon

Réactivant des archives originales de « L'album de la guerre » édité entre 1914 et 1921 par le journal L'Illustration, les plantes surgissent dans un livre d'artiste composés de 20 albums, en premier et en gros plan, mises en scène de façon démesurée dans le contexte dans lequel elles sont apparues (Fig. 13 et 14).



**Fig. 13 et 14.** Sophie Zénon, *L'album de la guerre (Bunias orientalis)*. 2021-2022 Livre d'artiste. 20 albums 43 x 33 cm sous coffret. Pièce unique. Techniques mixtes. Tirages sur papier japon. Marouflage sur archives photographiques extraites des deux volumes de *L'album de la guerre*, 1914-1919 publié par L'Illustration. Encre, pigments, terre, cire, textile. © Sophie Zénon

À Aubusson, où se trouve son atelier, les mains de la créatrice textile Charlotte Kaufmann ont répondu à mon désir de tisser mes fragiles estampages d'arbres de forêts de Lorraine martyrisés pendant la Première Guerre mondiale pour les modeler en un paysage sculptural, en un manteau de neige, en une précieuse enveloppe (Fig. 15).



**Fig. 15.** Sophie Zénon, *Topographie végétale* 2022 © Sophie Zénon. Pièce unique, 97x160 cm. Tissage de l'estampage de l'écorce d'un hêtre « fusillé » pendant la Première Guerre mondiale Papier japon, encre japonaise, fils de nylon, de lin et de laiton. Avec la complicité de la créatrice textile Charlotte Kaufmann. Vue de l'exposition à La Chambre à Strasbourg (31 mars – 28 mai 2023).

Ces mêmes cicatrices photographiées en gros plan et tirées au charbon deviennent des cartes topographiques (Fig. 16).

La scénographie de l'exposition reprend ces jeux du regard et invite à entrer physiquement dans le paysage (Fig 17 à 20). Le visiteur est accueilli par de grands paysages de la Seille (rivière constituant la frontière naturelle entre la France et l'Allemagne en 1870 et en 1914) imprimés sur voile de coton semi-transparent qu'il traverse avant d'accéder aux deux salles où se déploient, en dialogue, l'ensemble des œuvres. Disposés dans les deux salles sur des pupitres orientés vers le paysage, ce sont les doubles pages du livre d'artiste qui créent un lien entre les deux espaces de la galerie et renvoient à l'historicité du propos.



Fig. 16. Sophie Zénon, Stigmates 2022. Photographie d'une cicatrice d'un hêtre « fusillé » pendant la Première Guerre mondiale. Tirage au charbon, 20×30 cm. © Sophie Zénon

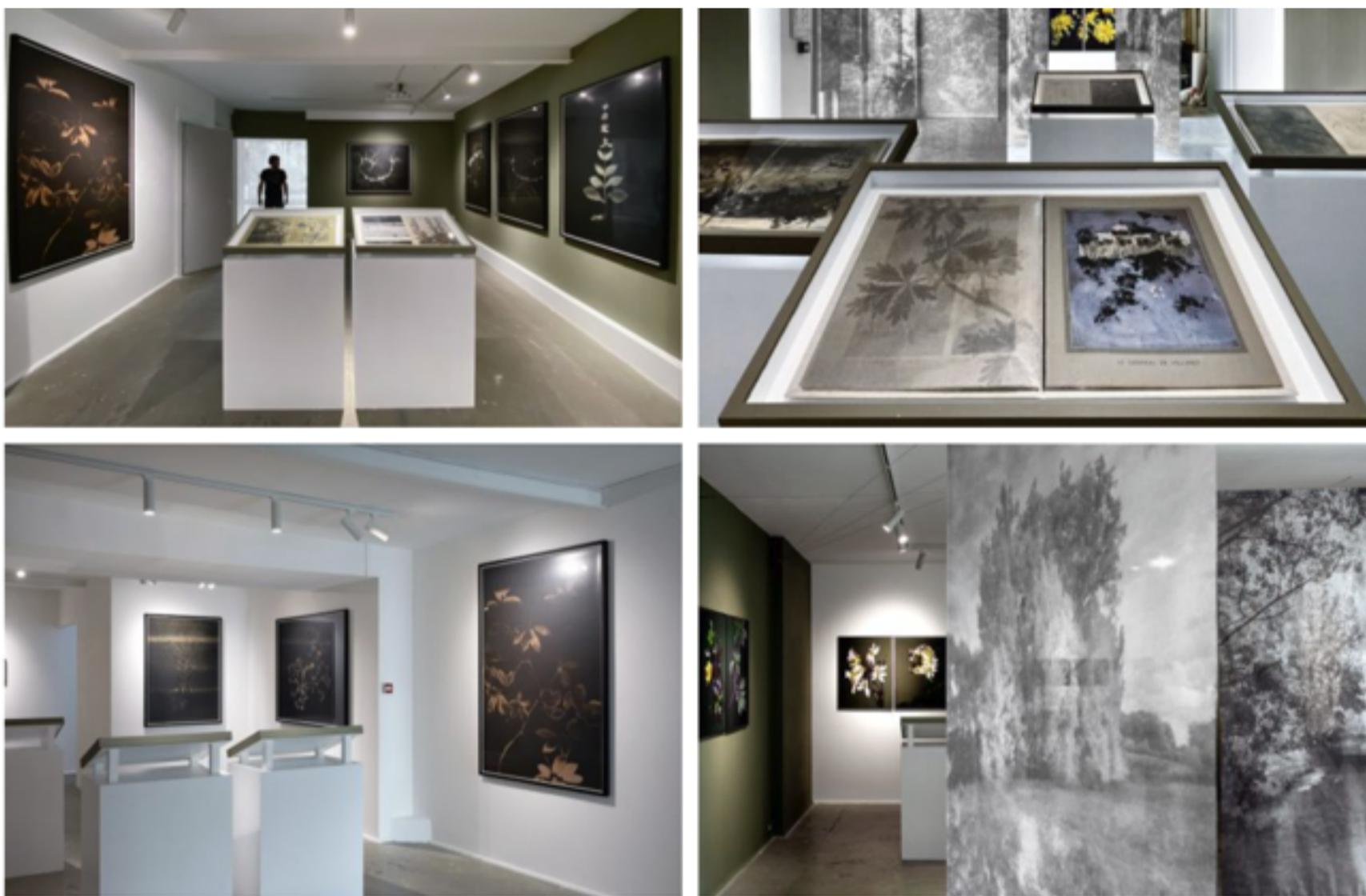


Fig. 17 à 20. Vues de l'exposition à La Chambre à Strasbourg (31 mars - 28 mai 2023).

**B. V. : En quoi “L’Herbe aux yeux bleus” entre-t-il à la fois en continuité et en rupture avec vos démarches créatives précédentes ?**

S. Z. : En travaillant sur ces migrations végétales – et par ricochet sur celles des hommes –, je me confronte au défi de donner une forme à l’Histoire par l’image, de faire apparaître des traces ténues par les moyens de la science et de la technique. C’est convoquer des thèmes qui me hantent depuis 15 ans, que j’explore et enrichis à chaque nouveau volet : la beauté et l’effroi, la mémoire et l’oubli, mais aussi l’ici et le maintenant. Comment faire apparaître, au présent, des histoires dont les traces sont aussi fragiles que la mémoire ? Comment rendre visible l’indicible ? Comment donner une forme à l’Histoire ? Comment transformer l’acte photographique en acte poétique ?



**Fig. 21. Sophie Zénon, *Pour vivre ici* (2019). Photographie de la forêt du HWK en hiver et gravure sur verre d’une carte militaire de la Première Guerre mondiale. Format 80 x 120 cm. © Sophie Zénon**

Depuis plus de vingt ans, je m’attache à rendre visible notre rapport intime et collectif au passé, interrogeant notre mémoire et le passage du temps. La mémoire des paysages – et notamment des paysages de guerre –, est un motif récurrent dans mon travail. Portée tant par une mémoire familiale intimement liée à l’immigration italienne pendant l’entre-deux-guerres qu’à une attirance pour l’histoire d’un territoire meurtri par des conflits successifs, je suis aussi une fidèle de la région Grand Est que j’ai parcourue à plusieurs reprises. Dans *Verdun, ses ruines glorieuses* (2013), *L’Homme-Paysage* (2015), ou encore dans *Pour vivre ici* (2017), le végétal est présent, tour à tour supplicié, marqueur de l’histoire et de ses traces, fragile mais toujours nourricier et renaissant (Fig. 21 et 22).

Travailler à l’histoire de ces plantes, c’est dessiner en creux la mémoire tragique d’un territoire. C’est aussi aborder des questions plus contemporaines telles que la biodiversité, l’acclimatation de ces plantes ou non. C’est enfin renouveler la question des migrations sous un angle particulièrement novateur.



**Fig. 22.** Sophie Zénon, *L'Homme-Paysage (Alexandre)*, 2015.  
Photographie 40 x 40 cm extraite d'un polyptyque de onze  
photographies et une vidéo. © Sophie Zénon

Enfin, au-delà de l'histoire elle-même passionnante, cette expérience a été aussi pour moi une aventure humaine fantastique où chacun d'entre-nous, botaniste, tireur et artiste, chacun dans nos registres d'expression respectifs, a pu ajouter une pierre à l'édifice.

—

L'herbe aux yeux bleus. Sophie Zénon

Exposition à La Chambre, 4, place d'Austerlitz, Strasbourg, du 31 mars au 28 mai 2023

03 88 36 65 38

[contact@la-chambre.org](mailto:contact@la-chambre.org)

La Chambre est ouverte au public du mercredi au dimanche de 14h à 19h en entrée libre

Publié le 9 mai 2023

***SOPHIE ZÉNON ET L'HERBE AUX YEUX BLEUS***

**HERVÉ LEVY**

POLY

MAI 2023.

[HTTPS://WWW.POLY.FR/SOPHIE-ZENON-ET-LHERBE-AUX-YEUX-BLEUS/](https://www.poly.fr/sophie-zenon-et-lherbe-aux-yeux-bleus/)



Grande Gentiane jeune (Gentiana lutea L.), Photogramme

Dans L'Herbe aux yeux bleus présentée à La Chambre, Sophie Zénon questionne avec grande élégance la mémoire des champs de bataille lorrains, dans une réflexion sur les plantes obsidionales.

L'oeuvre de Sophie Zénon est traversée par la question de la mémoire et de la guerre. Après Verdun, ses ruines glorieuses (2013) ou Pour vivre ici (2017) autour du Hartmannswillerkopf, elle a décidé de s'intéresser aux « *plantes obsidionales, ces espèces propagées par les armées, pour reprendre le titre de l'ouvrage fondateur du botaniste François Vernier* » (Vent d'Est, 2014), résume-t-elle. L'artiste a ainsi parcouru la Lorraine depuis 2020 (grâce à une résidence de création au long cours portée par La Chambre), région qui a connu nombre de conflits au cours des XIXe et XXe siècles, générant de multiples mouvements de troupes. De nouvelles espèces non autochtones sont ainsi apparues – 21 ont été répertoriées –, que les graines aient été transportées (dans le fourrage des bêtes ou les vêtements des soldats) ou qu'elles aient été cultivées par les militaires pour se nourrir ou se soigner. Certaines sont de simples curiosités botaniques présentes dans des zones géographiques limitées – se réduisant parfois à quelques mètres carrés –, d'autres sont devenues invasives, à l'image de la Roquette d'Orient apportée par les Cosaques pendant les guerres napoléoniennes.

Il ne s'agit « *pas uniquement de belles plantes, puisqu'elles témoignent de la mémoire d'un paysage et plus particulièrement des migrations qui s'y sont déroulées* », souligne Sophie Zénon. Ainsi, si l'on trouve une grande densité de châtaigniers au Col de la Chapelotte, c'est parce que le 373e Régiment d'infanterie, majoritairement composé de poilus corses, y stationna en 1915. Quant à L'Herbe aux yeux bleus qui donne son titre à l'exposition, il s'agit de la Bermudienne des montagnes, introduite en Lorraine par les troopers américains après 1917. Dans une approche multifocale voisinent de délicats photogrammes – empreints de l'intense élégance d'un Alysson blanc, par exemple –, des clichés en macro (plastique irradiante de l'Épervière de Bauhin, véritable soleil végétal), des collages, où les plantes entrent en résonance avec L'Album de la Guerre édité par L'illustration, ou de délicates pièces textiles épousant le contour des troncs d'arbres blessés par la mitraille. Donnant une forme à cette histoire tragique, l'artiste fait voisiner en toute finesse la beauté et l'horreur grâce à ces traces fragiles, qui sont autant de victoires de la vie sur la mort, montrant in fine que la nature toute-puissante se joue de la folie des hommes.



Sophie Zénon  
Topographie végétale, 2022,  
Tissage de l'estampage de l'écorce  
d'un hêtre « mitrillé » des forêts de  
Bezange-La-Grande pendant la  
Première Guerre mondiale, tissage :  
Charlotte Kaufmann

À La Chambre (Strasbourg) jusqu'au  
28 mai  
la-chambre.org – sophiezenon.com  
> Visite guidée tous les dimanches  
(17h). Visite en alsacien par  
Bénédicte Matz, comédienne au  
théâtre de La Choucrouterie (13/05).

***L'HERBE AUX YEUX BLEUS***

**ANDREINA DE BEI**

SCIENCES ET AVENIR

5 MAI 2023.

[HTTPS://WWW.SCIENCESETAVENIR.FR/DECOUVRIR/L-HERBE-AUX-BLEUS-DECOUVREZ-L-EXPOSITION-SUR-LES-PLANTES-OBSIDIONALES-NOMADES-TEMOINS-DU-PASSE\\_171416](https://www.sciencesetavenir.fr/decouvrir/l-herbe-aux-bleus-decouvrez-l-exposition-sur-les-plantes-obsidionales-nomades-temoins-du-passe_171416)

**Jusqu'au 28 mai, on peut admirer à la galerie La Chambre à Strasbourg les magnifiques œuvres de l'artiste photographe Sophie Zénon sur les plantes obsidionales, des végétaux qui ont migré et se sont implantés à la faveur des guerres et déplacements de populations.**

Elle est viscéralement attachée à la question de la mémoire, de la disparition, du temps qui passe...Des traces que l'histoire laisse, imprimées dans nos esprits et nos corps, des cicatrices gravées dans les paysages que nous habitons. L'artiste photographe Sophie Zénon parcourt depuis une vingtaine d'années les sinueux méandres du passé : celui de l'intime, en ravivant les souvenirs de sa propre histoire familiale aux racines plongées dans les rizières du nord de l'Italie, dans les forêts des Vosges ou en Normandie. Et le passé collectif, marqué par les conflits, la mort, mais aussi la survivance et la résilience, dans un constant va-et-vient entre ce qui s'évanouit et ce qui persiste, dont parfois le fantôme est la forme séduisante.g) -  
Découvrir le livret

Les œuvres rassemblées dans le cadre de l'exposition "L'herbe aux yeux bleus", encore visibles jusqu'au 28 mai à la galerie La Chambre à Strasbourg\*, et en présence de la photographe le samedi 27 et dimanche 28 mai, représentent un travail qu'elle a démarré fin 2020 autour des plantes dites obsidionales. Le terme savant décrit les végétaux qui ont migré d'un lieu à un autre grâce aux mouvements des populations et des soldats en période de guerre. Des plantes nomades capables de s'enraciner et prospérer là où les conflits avaient semé mort et désolation, où les obus avaient labouré les sols et martyrisé les arbres de leurs terribles éclats. Ce merveilleux symbole, auquel elle assimile la problématique des migrations humaines chère à sa formation d'ethnologue, Sophie Zénon l'a transfiguré en une œuvre originale, subtile et multiforme. Les blessures infligées à la forêt par les projectiles métalliques s'incarnent puissamment dans sa série "Stigmates", où les cicatrices qui perdurent sur le vivant témoignent de l'horreur passée.

### **Un rôle de passerelle entre la vie et la mort**

Sophie Zénon rend ici hommage à 21 plantes obsidionales – dont l'herbe aux bleus, la Bermudienne des montagnes, introduite en Lorraine par les Américains durant la Première Guerre mondiale – toutes récoltées et étudiées en Lorraine, implantées sur des sols qui furent le théâtre des guerres de 1870 et de 14-18. Ramassées notamment en collaboration étroite avec le botaniste François Vernier, elles endossent sur les photos, et des photogrammes grandeur nature présentés dans l'exposition, le rôle de passerelle entre la vie et la mort. "Au début de cette aventure photographique, il y a d'une part une histoire humaine magnifique, celle d'un scientifique qui a consacré vingt ans d'études à des plantes fascinantes et a su me transmettre sa passion. D'autre part, celle d'un végétal à la fois supplicié, marqueur des traces du passé, fragile mais aussi nourricier et renaissant. Cette vision qui se trouve au cœur de ma démarche artistique depuis plusieurs années reflète la tension entre la beauté et l'effroi qui sous-tend tout mon travail", explique Sophie Zénon.

### **Des empreintes vivantes du végétal**

Il faut cueillir l'occasion de découvrir la mise en scène poétique et suggestive de l'exposition où les photogrammes (voir aussi la vidéo) se détachent des cimaises, impressionnants de matière et de présence, empreintes vivantes et délicates du végétal réalisées par l'artiste avec son complice le tireur Diamantino. Il faut se laisser emporter dans le passé par les doubles pages du livre d'artiste disposées dans les salles en rappel d'événements guerriers dont les plantes, incrustées sur des articles historiques venant du journal L'Illustration et collectées par la photographe, sont témoins du tragique et symbole de survivance. Il faut tout simplement prendre plaisir à l'immersion dans le jaune éclatant de l'épervière de Bouhin, apportée par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale. Minuscule en réalité, ici magnifiée et gracieuse.

\* L'herbe aux yeux bleus, exposition de Sophie Zénon, jusqu'au 28 mai 2023 à La Chambre, Strasbourg. En présence de la photographe le samedi 27 et dimanche 28 mai.

**"L'HERBE AUX YEUX BLEUS" : L'EXPOSITION DE L'ARTISTE PHOTOGRAPHE  
SOPHIE ZÉNON À DÉCOUVRIR À STRASBOURG  
NASTASIA MICHAELS**

GEO.FR  
5 MAI 2023.

[HTTPS://WWW.GEO.FR/ENVIRONNEMENT/LHERBE-AUX-YEUX-BLEUS-LEXPOSITION-DE-  
LARTISTE-PHOTOGRAPHE-SOPHIE-ZENON-A-DECOUVRIR-A-STRASBOURG-214581](https://www.geo.fr/environnement/lherbe-aux-yeux-bleus-lexposition-de-lartiste-photographe-sophie-zenon-a-decouvrir-a-strasbourg-214581)

**Sophie Zénon, artiste photographe, présente en ce moment une exposition de ses recherches consacrées aux plantes obsidionales ou "plantes de la guerre". A découvrir à Strasbourg (La Chambre) jusqu'au 28 mai.**

Sophie Zénon, artiste photographe, travaille sur le paysage depuis de nombreuses années, et plus spécifiquement sur le paysage de guerre depuis 2013. Pour elle, *"aborder le paysage, ce n'est pas juste photographier le réel. C'est à la fois le transfigurer, et en même temps interroger la photographie"*. L'artiste présente en ce moment à Strasbourg (La Chambre du 01/04 au 28/05) une exposition de ses recherches consacrées aux plantes obsidionales en Lorraine, c'est-à-dire aux plantes introduites dans un nouveau milieu par les soldats et les déplacements de populations pendant les périodes de conflits.

**GEO. Le titre de votre exposition actuelle, "L'herbe aux yeux bleus", fait référence à une espèce végétale, certes, mais n'y a-t-il pas un double sens ?**

Sophie Zénon. L'herbe aux yeux bleus (*Sisyrinchium montanum* de son nom scientifique, aussi connue sous le nom de bermudienne des montagnes, NDLR) compte en effet parmi les 21 plantes obsidionales répertoriées en Lorraine par François Vernier, un botaniste nancéien chevronné, spécialiste du sujet qu'il explore depuis plus de vingt ans. Ce ne sont pas juste de "jolies plantes" ; derrière chacune d'elles se cachent des histoires d'hommes et de femmes, souvent tragiques. Leur présence témoigne des troupes en marche, des déplacements de populations... Ces plantes ont poussé sur la cendre des morts, ce n'est pas rien !

J'ai emprunté à cette plante le titre de mon exposition « *l'herbe aux yeux bleus* », pour ses accents anthropomorphiques. Son nom m'évoque instantanément un rapport au vivant, à l'animé et invite à la curiosité, à aller au-delà de ce que l'on perçoit. Une plante qui à elle seule symboliserait cette histoire. Par ailleurs, les botanistes que j'ai rencontrés ont un attachement particulier pour cette fleur délicate s'ouvrant brièvement dans la journée. On peut facilement passer à côté d'elle sans la voir.

**Justement, pouvez-vous nous en dire davantage sur l'histoire de cette herbe aux yeux bleus ? D'où vient-elle ?**

La Lorraine est l'une des régions d'Europe qui a connu au cours des siècles le plus de conflits. En croisant les différents atlas de flore datant des 19e et 20e siècles, François Vernier s'est aperçu qu'après les périodes de conflits (guerres napoléoniennes, de 1870, de 1914 et de 1939) de nouvelles plantes étaient mentionnées. Le botaniste a eu cette idée géniale de croiser les données de présence de ces plantes – qu'il avait également identifiées sur le terrain – avec les cartes de stationnement et de déplacements des troupes. En l'occurrence, pour l'herbe aux yeux bleus, apparue en Lorraine après la Première Guerre mondiale, cela coïncidait parfaitement.

Originnaire d'Amérique du Nord, cette plante a été introduite en 1917 par les troupes américaines du général Pershing. À l'instar de la majorité des 21 plantes obsidionales répertoriées, elle est arrivée à l'insu des soldats. Les graines de l'herbe aux yeux bleus étaient contenues dans le foin acheminé en France par le général afin de nourrir ses chevaux – qu'il avait fait venir d'Amérique également. Certaines ont germé et la plante s'est acclimatée.

**Y a-t-il d'autres exemples de plantes obsidionales qui vous ont particulièrement marquée ?**

La glycérie striée (*Glyceria striata*, une plante vivace dotée de fleurs en panicules ornés de rameaux portant à leur extrémité des petits épillets arrondis et verdâtres puis teintés de violet, NDLR) a elle aussi été amenée par les Américains pendant la Première Guerre mondiale, mais elle a été découverte récemment, en 2000, à cause de – ou grâce à – l'ouragan Lothar qui a dévasté plusieurs sites. La tempête ayant détruit une partie de la végétation existante, les graines enfouies dans le sol depuis plusieurs décennies se sont mises à germer, à la faveur de la lumière retrouvée. Je trouve cela absolument fabuleux qu'une telle découverte ait pu avoir lieu un siècle plus tard !

Un autre exemple est celui du châtaignier. Cet arbre n'est absolument pas une essence typique de la région lorraine. Pourtant, il y pousse – mais à un seul endroit : au col de la Chapelotte (en Meurthe-et-Moselle, NDLR), parce qu'en 1914, un bataillon de soldats corses y a stationné. On peut imaginer que ces soldats avaient des châtaignes dans leurs poches, qu'ils les ont mangées, que certaines coques ont germé... donnant naissance à une superbe châtaigneraie.

**Vous avez travaillé avec François Vernier ainsi que les membres de son association Floraine, mais également avec le jardin botanique de Nancy. En quoi était-ce important pour vous d'associer art et science ?**

La dimension collective du projet me tient particulièrement à cœur. C'est non seulement une aventure scientifique, historique, photographique fantastique mais aussi une aventure humaine formidable avec des acteurs généreux quant au partage de leurs connaissances. Cette fabuleuse histoire a embarqué aussi mes partenaires institutionnels (La Chambre, le ministère de la Culture, la région Grand Est, la Fondation des artistes) sans lesquels je n'aurais pu travailler. Cette énergie commune m'a portée dans mes recherches et me galvanise encore aujourd'hui.

**Parmi vos œuvres figurent notamment des photogrammes. De quoi s'agit-il ?**

Dans notre jargon, ce terme désigne une photo sans appareil photo. En réalité, c'est une empreinte réalisée sur du papier photosensible. Cette technique nous ramène au temps des prémices de la photographie, apparue en 1830. Le britannique William Henry Fox Talbot (l'un des pionniers de cet Art, NDLR) a découvert cette technique en trempant du papier dans des sels d'argent, des composés réactifs à la lumière.

L'opération se passe dans le noir absolu. Un objet — une plante par exemple — est déposé sur une feuille de papier argentique, puis est insolé (exposé à la lumière, NDLR). Au moment où vous révéléz votre image, l'objet apparaît avec des nuances de gris qui varient selon sa transparence et selon l'intensité lumineuse que vous avez insufflée : plus l'objet est dense, plus l'empreinte sera blanche.

**Pourquoi avez-vous choisi, entre autres, le photogramme pour figurer les plantes obsidionales ?**

Ces plantes sont les dépositaires d'une histoire dont je ne suis que l'intercesseuse. Je voulais leur laisser la parole. Et quel autre moyen plus magique, pour cela, que de réaliser leur empreinte ?

**De quelle manière avez-vous adapté la technique du photogramme pour "donner la parole" aux plantes ?**

Je voulais aussi, tout autant, suggérer un paysage de bataille ou l'éclair d'un éclat d'obus ! Un photogramme donne classiquement une image en noir et blanc avec des nuances de gris. J'ai cherché à donner une dimension plus intrigante visuellement pour que le visiteur s'interroge, soit surpris par ma proposition. Avec le tireur Diamantino et son équipe, nous avons beaucoup expérimenté et engagé des opérations chimiques complexes jusqu'à ce que nous obtenions un résultat qui nous bouleverse. Réaliser un photogramme des plus grandes plantes est par ailleurs très physique, nous sommes au minimum 3 voire 4 à opérer pour en réaliser un seul !

L'atelier Diamantino a joué un rôle important dans ma quête plastique en s'investissant à 200 % dans mon projet. Depuis la Lorraine, où j'avais avec François Vernier récolté les plantes avec leurs racines, je rejoignais au plus vite – avant que la plante souffre trop — l'atelier de Diamantino situé en banlieue parisienne où son équipe avait préparé la cuve de révélateur au format des plus grands tirages (jusqu'à 1,60 m). Je commençais par mettre une bâche au sol pour les déposer, nettoyer délicatement leurs racines, les laver et sécher. Un vrai rituel. Ensuite, dans la chambre noire, après avoir coupé le papier au format, j'organisais ma composition, respectant les "attitudes" de la plante, tout en essayant d'en détendre ses feuilles et fleurs. Au final, c'est toujours elle qui avait le dernier mot ! Venait ensuite la procédure d'insolation, suivie du développement.

Il nous est arrivé à plusieurs reprises de conserver les premiers tirages pour les retravailler plus tard. Tant que le résultat ne suscitait pas une émotion très forte, nous recommençons. Quant au devenir des plantes, Diamantino a pu replanter la Roquette d'Orient dans son jardin, et moi, j'ai gardé la Berteroa, la Glycérie striée et le Scirpe vert sombre sur mon balcon. Nous ne les avons pas mises "sauvagement" à la poubelle (rires), elles continuent le chemin avec nous !

**Aux côtés des plantes obsidionales figurées grâce à des photogrammes et à des photographies en couleur, vous montrez également des "arbres mitraillés" dont l'écorce est gravée de cicatrices témoignant, elles aussi, de la guerre...**

En Lorraine, les forêts ont été lourdement impactées par la guerre de 1914, ayant reçu un nombre colossal d'obus dont on trouve encore aujourd'hui des traces. J'ai travaillé avec André Lefort, un ancien forestier doté d'une grande connaissance de ces arbres que l'on dit "mitraillés" – c'est le terme scientifique, bien qu'il m'arrive de parler d'arbres "fusillés", peut-être en raison de mon rapport intime avec cette histoire. Ce sont des arbres qui ont reçu de la mitraille, des éclats d'obus, et qui les ont conservés dans leur tronc tout en continuant à pousser, enserrant en eux ces parties métalliques.

Sans l'œil expert d'André, je serais passée devant ces cicatrices sans les voir. Je les ai photographiées et tirées à l'échelle 1 avec des encres au charbon (série « *Stigmates* »). J'ai réalisé des estampages de ces mêmes cicatrices (« *Topographie végétale* ») à l'aide d'un papier très fin et d'une encre japonaise, estampage que j'ai ensuite fait tisser par la créatrice textile Charlotte Kaufmann dont l'univers résonne avec le mien. L'inclusion de fils métalliques m'a permis de modeler mes estampages, de sortir du motif premier de l'écorce pour aller vers un paysage, une carte de géographie, une peau animale. On part d'une blessure pour arriver à une œuvre stimulant l'imaginaire. Peut-être pourrait-on parler de résilience, si ce mot n'était pas tant galvaudé ?

**Vous avez également réalisé un livre d'artiste. De quoi s'agit-il ?**

Il s'agit d'un livre inspiré par les herbiers scientifiques, composé de 21 albums – autant d'albums que de plantes obsidionales – dans lesquels je procède à des compositions incluant mes photographies de plantes et des archives originales de « L'album de la guerre », l'ensemble étant retravaillé à l'encre, à la cire et aux pigments. L'album de la Guerre (1914-1918), ce sont des fascicules publiés par le journal L'Illustration, relatant l'avancement des troupes. Les lecteurs pouvaient s'abonner et les recevoir chaque semaine. La richesse de la documentation iconographique y est insensée ! Chacun de mes albums s'ouvre sur une double page à chaque fois composée de manière différente. Mais les plantes y sont toujours représentées surdimensionnées par rapport au paysage, car ici encore, ce sont elles, les sujets de l'histoire.

Le positionnement des albums dans les deux salles de l'exposition crée un lien entre les différents éléments composant l'exposition, un jeu de regards entre hier et aujourd'hui, entre macrocosme et microcosme.

**Quel(s) sentiment(s) tentez-vous d'inspirer à travers vos œuvres ?**

Ce qui m'intéresse, c'est la tension entre beauté et effroi, entre la catastrophe et la vitalité retrouvée. Le végétal est au cœur de mon travail depuis plusieurs années, il est un marqueur de l'histoire : supplicié et fragile, mais toujours renaissant et nourricier.

La scénographie de mon exposition invite à un dialogue entre toutes les œuvres. J'aime l'idée de créer des univers. Lorsqu'il entre, le visiteur peut se laisser d'abord séduire par la beauté de ces plantes, envahir par la magie, le merveilleux et l'aspect surréel de mon approche artistique avant de découvrir la dimension tragique de leur histoire. Et finalement réaliser qu'il y a (quand même) de l'espoir ! À partir duquel s'ouvrent des questionnements contemporains.

**Comment expliquez-vous le fait que les plantes obsidionales soient si peu connues du grand public ? Leur histoire est-elle en train de sombrer dans l'oubli ?**

Ce n'est pas de l'oubli, mais de la méconnaissance. Ce mot "obsidional", dès que je le prononce, les gens ouvrent des yeux écarquillés !

En 2017, j'ai mené un travail sur le site Hartmannswillerkopf dans les Vosges, un site emblématique de la Première Guerre mondiale. J'avais alors organisé un atelier avec une classe de première. Si ces jeunes avaient l'habitude d'aller jouer dans les tranchées, cette guerre était néanmoins pour eux de l'ordre de la Préhistoire, elle leur semblait très lointaine. Mais à partir du moment où nous leur avons parlé – leur professeur Alexandre Dumez, Raoul Ermel, un menuisier-poète grand connaisseur du site et moi – de la guerre d'une autre manière, en l'abordant sous l'angle de la vitalité de la forêt retrouvée, ils y ont prêté une oreille plus qu'attentive. En travaillant avec des photos d'archive de soldats imprimées sur des plaques de Plexiglas et installées dans la forêt, les élèves se sont approprié ces images. Ils sont également allés fouiller dans leurs propres albums de famille à la recherche d'un grand-père ou d'un arrière-grand-père soldat. Ils en ont trouvé, et nous avons également installé leurs portraits parmi les arbres.

Je crois beaucoup à l'idée d'aborder l'Histoire par le biais de la vie intime et familiale. Quand j'ai travaillé sur les femmes des rizières et les mondine (pluriel de mondina qui en italien signifie "émondeuse", celle qui ôte les mauvaises herbes, NDLR), je suis allée sur les traces de ma grand-mère maternelle. Il faut arriver à incarner et à rendre l'Histoire vivante. Il y a mille manières d'en parler ; la mienne, c'est d'essayer de lui donner une forme faisant appel aux sens, et à la transversalité des pratiques, scientifiques mais aussi plastiques. Ainsi, si je devais continuer « l'herbe aux yeux bleus », j'y ajouterais l'image en mouvement, l'odeur et la voix, faisant appel à d'autres disciplines, à d'autres collaborations, au-delà de la photographie.

Informations pratiques :

La Chambre, 4 place d'Austerlitz, 67000 Strasbourg. Ouvert du mercredi au dimanche (sauf jours fériés), de 14h à 19h ou sur rendez-vous au +33 (0)9 83 41 89 55. Entrée libre (gratuite). Visites spéciales (en alsacien ; visite guidée & atelier du regard ; atelier parent-enfant ; visite contée ; visite du dimanche) : voir horaires et tarifs sur le site.

***DIAMANTINO QUINTAS - SOPHIE ZÉNON.***

***LES SECRETS DE LA CHAMBRE ROUGE***

**JEAN-JACQUES FARRÉ**

LIKE

JUILLET 2023.

**Sophie Zénon parcourt les campagnes du Grand Est de la France, région d'Europe qui a connu depuis des siècles le plus de combats et de déplacements de populations. De ce passé, des signes de vie ont poussé. Des végétaux indigènes introduits par les troupes étrangères ont trouvé une terre fertile où elles poussent et s'acclimatent depuis de nombreuses décennies. Sophie les prélève méthodiquement, comme autant de témoins vivants des drames du passé. En une oeuvre organique et protéiforme au titre énigmatique « L'herbe aux yeux bleus », elle a cherché à révéler ces plantes dans toute leur majesté. Diamantino lui a ouvert les portes de son atelier. Un travail fait d'échanges où l'artiste et le technicien mènent un pas de deux tout en harmonie.**

Diamantino Quintas est dans tous ses états. Son chat a disparu depuis 24 heures. Le félin évoluait en toute liberté dans cet ancien entrepôt, niché dans une rue montante de Bagnolet. L'animal pouvait se faufiler entre les grandes tables couvertes de nombreux tirages. Il pouvait pousser jusqu'au fond de l'immense espace et pénétrer dans le saint des saints. Les box qui abritent les agrandisseurs. Chacun porte son nom. Doisneau, Agnès Varda. On est en terre connue. Ses 2 assistants et un stagiaire – en blouses blanches – attendent que le patron en finisse avec son enquête. – Il visionne les images des caméras disposées à l'extérieur à la recherche d'un indice –. Pas de trace du chat... Diamantino se résout enfin à passer à ce qui l'occupe quotidiennement.

Il faut distribuer les commandes de la journée. Les consignes données sont claires, chacun connaît maintenant sa feuille de route. « Quand je les rencontre pour la première fois, je précise ma pensée. "Si vous voulez devenir photographe, ce n'est pas un endroit pour vous. Ici, c'est un labo et uniquement cela. Ce n'est pas une étape pour accéder à un autre métier. Ici, vous avez la passion du négatif, des révélations, des possibilités de la chimie. Ni plus, ni moins." » Ce lieu, Diamantino l'a désiré intensément. Pas un simple labo, un atelier où les photographes peuvent envisager des projets hors-norme. Un laboratoire où toutes les expérimentations sont possibles.

Sophie Zénon fait partie de la famille. Elle s'est lancée depuis 2020, dans un projet un peu fou et totalement chronophage. Renouer avec l'histoire d'un territoire meurtri et évoquer en un va et vient continu entre passé, présent et futur, la mémoire des soldats par leurs traces encore visibles. Elle cueille des plantes pour y parvenir. Pas n'importe lesquelles. Les troupes étrangères ont semé sans le savoir. Sous leurs semelles, dans leurs habits ou encore dans le foin destiné aux chevaux se cachaient des graines qui se sont répandues et ont donné des premières pousses puis ont prospéré avec l'écosystème local. Ces plantes dites *obsidionales*, on les trouvait en Allemagne, en Amérique, en Russie. Autant de témoignages vivants d'un passé pas si lointain. « *Ces végétaux sont nés sur les cendres des morts tombés au combat. Le souffle de la vie né du désastre. Elles ont investi les sous-bois, les prairies et les bords des chemins. Quel vertige, on pourrait passer sans les voir, sans savoir que derrière ces plantes « ordinaires » se cache l'épaisseur d'une histoire humaine.* » ajoute Sophie Zénon. Elle n'a pas arpenté les campagnes seule. Elle s'est entourée d'experts en botanique, compagnons indispensables, et notamment de François Vernier, grand spécialiste du sujet et intarissable sur la vie de ces plantes et leur provenance.

De cette recherche, elle a conceptualisé un travail qui parle de guerre, de biodiversité et de migrations. « *Je ne voulais pas faire de simples photographies de plantes dans la nature où j'aurais pu installer un studio. Me mettre au service de la plante, en faire le sujet et non pas l'objet de ma recherche, était ma priorité. La célébrer par une empreinte éternelle. Le photogramme m'a paru la technique la plus appropriée, la plus à même de rendre compte de la densité, de la morphologie, du « squelette » de chaque plante. Je l'ai déracinée non pas coupée, jouant de la symbolique de la provenance. Produire de jolis photogrammes, juste jolis, je m'intéressais pas. Je voulais les rendre énigmatiques en exploitant les accidents, les imprévus. Suggérer l'éclair d'un éclat d'obus ou un paysage en flammes. Je pratique le photogramme à mon propre atelier mais pour des grands formats à la taille de la plante, il m'était impossible de les réaliser chez moi - c'est un travail très physique qui se réalise à plusieurs - et la stimulation de l'équipe est précieuse ».*

Et Diamantino a plongé... oubliant de compter son temps tout en mobilisant ses assistants. Ils se connaissent depuis les années 2000. Une relation fructueuse s'est entamée alors sans jamais se démentir. « *Sophie repousse toujours les limites, et ça, ça m'intéresse. Elle avait imaginé un dispositif, – la plante au sol sur un fond blanc recouverte d'une grande plaque de plexiglas, un temps de lumière pour imprimer le papier. Entre les mots posés et le résultat final, il nous a fallu effectuer des dizaines d'essais. Les photogrammes de Sophie sont tout, sauf simples à réaliser. Il lui faut une place conséquente pour travailler à la mise en scène de la plante, chercher la bonne composition. Puis procéder aux essais, jouer sur les temps de pose, utiliser un flash, puis y renoncer. Revenir sur une seule source de lumière, lui donner un angle. On a mené un véritable travail d'enquête. Elle voulait des effets d'ombres, accentuer les reliefs. Cette première mise en place pouvait prendre une demi-journée. Puis à moi de jouer ! Je multiplie les développements dans de grands bains. « Une sorte de boue » ajoute Sophie. Laisser sécher pour se rendre compte. motion commune. Nous étions au-delà des techniques dans une même stimulation intellectuelle. » Replonger le papier dans de nouveaux bains, blanchir des zones données, reprendre encore, laisser les produits agir. Laisser sécher. Reprendre ou jeter à la corbeille jusqu'au résultat voulu. Deux ans de recherche, de discussions. « *C'est ce temps long qui nous a permis d'explorer à fond les possibilités techniques. J'ai créé ce lieu pour cela : vivre des expériences créatives, accompagner au mieux l'artiste, le suivre au delà des limites raisonnables. On est passés par toutes les nuances qu'offre la sensibilité. Aussi bien techniques qu'humaines. De l'abattement à l'excitation la plus réjouissante. Si j'avais été ingénieur chimiste, on aurait sans doute trouvé des solutions plus rapidement. Mais nous n'aurions pas vécu la magie de l'inattendu quand celui-ci s'invite et produit du sens. »* Ce à quoi Sophie rajoute « *On a progressé dans une émotion commune. Nous étions au-delà des techniques dans une même stimulation intellectuelle. »**

Chaque photogramme donne lieu à une pièce unique, à l'image de chacune de ces plantes, uniques. Une collaboration patiente où chacun s'investit en pure spéculation. « Avec l'équipe nous lui avons offert ce temps. C'est vrai, je suis confronté aux enjeux financiers que connaissent tous les chefs d'entreprise. Il faut garder un œil sur le chiffre d'affaires. Mais je ne m'imagine pas comme en gérant comptable. Je veux aussi exprimer ma passion du labo, laisser libre cours à ma créativité. Avec cette collaboration j'ai eu le sentiment d'exprimer quelque chose, de faire corps avec le process. Cela me bouleverse à chaque fois. »

Pourtant rien n'est évident dans le parcours de Diamantino. Quand il arrive en France depuis son Portugal natal en 1983, il ne possède ni les codes ni les relations qui peuvent lui indiquer un chemin à suivre. De son parcours scolaire, il n'en dira rien. Mais lâche : « *L'image, ça me parlait. »* Il répond à une annonce d'une formation au laboratoire argentin, sans se douter que cette voie sera la bonne. « *J'ai 23 ans, et je suis curieux de découvrir ces techniques. J'ignore que c'est un métier. Quand j'y repense je me dis qu'il en existe tellement dont les jeunes ignorent l'existence. Je suis un artisan et si j'en avais la possibilité, je consacrerai du temps pour faire découvrir aux élèves des collèges les métiers qu'offre l'artisanat en général. »*

Pendant 8 ans, Diamantino apprend, multiplie les expériences dans des labos professionnels. Quand il est embauché par l'agence Gamma, c'est pour valoriser les images d'actualité qui arrivent peu à peu dans le circuit des expositions. Gilles Caron par exemple devient un des chefs de file de cet intérêt nouveau. Mais Diamantino aime la liberté. Il souhaite réaliser les choses à sa manière, ne pas perdre de temps en discussions stériles sur « plus de blanc par-ci, moins de noir par là ».

Une nouvelle demande, de nouvelles exigences naissent grâce aux collectionneurs et aux galeries qui se multiplient dans la Capitale. Le beau tirage est une valeur en devenir. Les clients demandent de belles interprétations. Dans les labos, certains tirent leur épingle du jeu, sont demandés plus que d'autres car ils s'imposent comme « des maîtres du tirage ».

Tout cela progresse dans l'esprit de Diamantino. Pourtant à l'entrée du siècle nouveau, tout change. Le numérique s'impose, les process évoluent et les labos s'adaptent. Les agrandisseurs sont vendus, les imprimantes numériques occupent l'espace vacant. Une intuition lui fait penser que l'argentin n'est pas mort. Que c'est même un vecteur porteur d'avenir. Il est temps de faire triompher ses idées et vivre son rêve d'indépendance. C'est le bon moment.

Il ouvre son affaire. Elle sera argentique ou ne sera pas. « *Je ne voulais pas entendre parler de pixel.* ». Pas simple de se lancer quand on nage à contre-courant. Diamantino chine dans les brocantes, achète des agrandisseurs fait le tour des banques. Sans succès. Pas plus de subventions du côté des pouvoirs publics. Tous sont unanimes. L'argentique est une impasse commerciale. « *J'ai même rédigé seul les statuts de l'entreprise, personne ne croyait en moi. Pourtant j'avais un métier. Ce que je savais faire, je savais vraiment le faire, je possédais des compétences. Contre vents et marées, je me suis accroché. Le désir de faire à ma manière l'emportait toujours sur les doutes qui pouvaient m'assaillir. Je ne me voyais pas renoncer et retourner à la case départ. Je voulais plus que tout tirer des photos comme je l'entendais selon ma méthode, libre de toutes contraintes.* »

Il faut 5 ans avant d'imposer sa marque, tout en vivant du RSA. Peu à peu un modèle économique se fait jour. C'est la Fondation Gilles Caron qui va donner le coup d'accélérateur salutaire et valider ainsi auprès d'une nouvelle clientèle la marque Diamantino en lui confiant l'intégralité des archives du photographe. Il est le seul à pouvoir proposer des tirages modernes du grand photographe. « *Le dernier des Mohicans* » reprend espoir. Des demandes de stage tombent dans sa boîte mail. « À partir de ce moment, je comprends que l'horizon s'éclaircit. Je suis entouré de jeunes gens volontaires et appliqués qui considèrent que le tirage argentique est une activité moderne. Ces jeunes ont confirmé ma démarche » Parallèlement, une nouvelle génération de photographes revient en nombre aux sources. Ils explorent les possibilités du négatif. Diamantino est à son affaire avec cette génération qui cherche et trouve avec lui. « *Je me dis que dans cette génération, il y a les artistes de demain. Ceux qui vont faire avancer la photographie. Participer à ce mouvement est la récompense ultime de cet atelier.* »

Sophie Zénon a réalisé « *L'herbe aux yeux bleus* » dans le cadre d'une résidence portée par La Chambre à Strasbourg, soutenue par le Ministère de la Culture, la région Grand Est et la Fondation des Artistes. Elle présentera sa recherche pendant les Rencontres d'Arles le 6 juillet de 15h à 16h30 à la Maison de la Fondation des Treilles, 6 place Louis Blanc.

A voir aussi : « *Epreuves de la matière* » (exposition collective). Commissaire : Héloïse Conesa BNF François Mitterrand, Quai François Mauriac, 75706 Paris. Du 10 octobre 2023 au 4 février 2024

***L'HERBE AUX YEUX BLEUS***

**ERICKA WEIDMANN**

9LIVES

1ER AVRIL 2023.

[HTTPS://WWW.9LIVES-MAGAZINE.COM/EVENTS/SOPHIE-ZENON-LHERBE-AUX-YEUX-BLEUS/](https://www.9lives-magazine.com/events/sophie-zenon-lherbe-aux-yeux-bleus/)

Familière du Grand Est où elle a mené plusieurs travaux sur la mémoire des paysages – notamment des paysages de guerre –, Sophie Zénon s'est engagée dans un nouveau projet axé sur les plantes obsidionales. Ce terme désigne en botanique les végétaux propagés lors des guerres et des déplacements de population. L'artiste parcourt ainsi la Lorraine, région d'Europe qui a connu aux 19ème et 20ème siècles le plus de mouvements de troupes et compte aujourd'hui le plus de plantes obsidionales, avec 21 espèces répertoriées. En travaillant sur ces migrations végétales – et par ricochet sur celles des hommes et femmes –, l'artiste se confronte au défi de donner une forme à l'Histoire par l'image, de faire apparaître des traces ténues par les moyens de la science et de la technique. L'immersion physique dans le paysage, l'attention accrue au vivant et l'utilisation directe de plantes récoltées ou cultivées dans la fabrication de ses oeuvres fait résonner tant la poésie que les mémoires tragiques des lieux. Son approche plastique plurielle va des empreintes de plantes (photogrammes) aux estampages de troncs d'arbres fusillés, en passant par des photographies de paysages et la réactivation d'archives. Épaulée par des botanistes spécialistes du sujet, Sophie Zénon relie des domaines de connaissance, des règnes naturels et des périodes temporelles par les fils d'une oeuvre organique et symbiotique. La résidence de création (2020-2022) menée avec La Chambre et l'exposition sont l'occasion d'échanges avec les habitant-es de Lorraine et d'Alsace autour des aspects artistique, scientifique et historique du projet.

L'herbe aux yeux bleus est le nom d'une plante introduite en Lorraine par les Américains pendant la première Guerre Mondiale, la Bermudienne des montagnes (*Sisyrinchium montanum* Greene).

Sophie Zénon est née en 1965, elle vit et travaille à Paris. Historienne et ethnologue de formation, elle a étudié les attitudes contemporaines face à la mort en Occident et le chamanisme en Asie septentrionale. Depuis le début des années 2000, elle déploie un univers habité par la poésie, le littéraire, l'effroi et la beauté, mais aussi par les questions de la mémoire et de l'oubli, de la perte et de l'absence. Ses oeuvres – séries photographiques, livres d'artiste, éditions, vidéos, installations – sont exposées en France et à l'étranger et figurent dans de nombreuses collections

L'herbe aux yeux bleus a été sélectionnée par la commission mécénat de la Fondation des Artistes qui lui a apporté son soutien. L'équipe artistique bénéficie du dispositif de soutien aux résidences mission de territoire pour les arts visuels de la Région Grand Est pour la période 2021-2023, ainsi que du dispositif Capsule du ministère de la Culture.